

Zitierhinweis

Frondizi, Alexandre: Rezension über: Denis Feignier (ed.): Victor Riglet, Paris du 22 février au 22 mai 1848. Journal d'un jeune révolutionnaire, Paris: Editions du Sagittaire, 2017, in: Revue d'histoire du XIXe siècle, 2018, 57, DOI: 10.15463/rec.233038034, heruntergeladen über Website

rh 19

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

Vingt ans après avoir édité les *Souvenirs d'enfance de Joseph Guinard* (1), on peut saluer la publication du journal tenu par son futur beau-frère entre les 22 février et mai 1848. Elle remercie son récent acquéreur, l'amateur de livres anciens Denis Feignier, d'avoir estimé venu – en l'accompagnant d'un riche appareil critique et d'une présentation sur l'ancrage socio-politique de la famille et de la belle-famille de Victor Riglet dans la capitale du siècle des révolutions – le « temps de transmettre [...] aux historiens, et de présenter [...] au public, avec l'espoir de le distraire, de l'intéresser et de piquer sa curiosité », ce manuscrit de plusieurs centaines de pages. La « sincérité confondante » du récit quasi quotidien que cet étudiant en architecture rédige afin, dit-il, d'enregistrer à chaud, puis de « partager [s]es émotions » avec les enfants qu'il espère déjà avoir avec sa future épouse Hélène Guinard réalise indubitablement le souhait de son éditeur. Il convient toutefois de prévenir historiens et curieux qu'ils découvriront non pas, comme le prétend la dernière phrase, les « *Mémoires d'un Jeune Révolutionnaire* ! » ou, comme l'annonce le sous-titre malencontreusement choisi, le « *journal d'un jeune révolutionnaire* », mais le journal d'un jeune républicanisé ou, encore mieux, d'un jeune révolutionné. C'est dans ce fait qu'il est l'œuvre d'un républicain du lendemain, d'un anti-héros flaubertien voulant, à l'image de son père admiré, tirer profit de l'ouverture des possibles enfantée par la révolution de Février pour entamer à 19 ans une carrière politico-militaire que, par rapport aux demandes adressées à la commission des récompenses nationales (2), que réside toute l'originalité de ce dense témoignage.

Armé la nuit du 25 février par des voisins qui lui apprennent à se servir d'un fusil, Victor Riglet ne se bat aucunement et, contrairement au « mensonge nécessaire » que son père François lui demande d'assumer et à quelques autres ajoutés le 28 mars dans sa lettre à une amie provinciale, il n'est présent ni à la fusillade du boulevard des Capucines ni à la prise du Palais Royal et des Tuileries, pas plus qu'à d'autres batailles décisives de ces journées révolutionnaires. Au sujet de ces « diables de journées [dont] on ne sait rien de ce qui est à 50 pas de soi », Victor offre d'intéressants renseignements sur le rôle conciliateur que son père joue dans leur quartier du Marais grâce à la notabilité acquise en tant qu'ancien décoré de Juillet et orateur récurrent de la campagne des banquets. Un rôle qui vaudra à ce fabricant-négociant-exportateur de bronzes et membre de la cobdennienne *Association pour la liberté des échanges* d'être vite nommé maire-adjoint du 7^e arrondissement. Mais, surtout, le journal permet de regarder l'évolution de ces journées avec les lunettes d'un tout jeune démocrate qui, par peur d'un peuple méconnu et méprisé, demeure profondément antirévolutionnaire et antirépublicain. S'il s'associe volontiers aux premiers cris de « Vive la Réforme », d'« À bas Guizot », voire, après la fusillade des Capucines, d'« À bas Louis-Philippe » – cris qui, en symbolisant à ses yeux « un progrès de nos mœurs constitutionnelles », s'avèrent compatibles avec « un bon et sincère gouvernement constitutionnel » –, il ne se consolera jamais que l'Assemblée ne retienne pas la solution de « [s]on bon Comte de Paris ». Le 24 au soir, lorsqu'il apprend la proclamation de la République, il s'exclame craintif : « La République, mais c'est impossible. Je n'y comprends plus rien je suis épouvanté ». Trois jours plus tard, lors de la revue de la Garde nationale, il écrira encore : « En somme, nous nous donnons beaucoup de mal pour crier Vive la République, ce diable de cri qui pendant deux jours n'a pas pu me sortir de la gorge ».

Entretemps, toutefois, son expérience de factionnaire aux côtés d'ouvriers aux « têtes à faire frémir », son frottement avec un peuple qui, « modéré dans la victoire, calme et respectueux », « fait la police » semble transformer sa représentation initiale : « J'en étais sur le peuple, je crois, j'en dis ici du bien, je ne l'ai jamais vu d'aussi près, jamais je ne l'ai tant estimé, je le connais aujourd'hui et je l'aime ». Certes, ce qu'il reconnaît à ce peuple révolutionnaire auquel il consacre la plus longue réflexion de son journal, c'est avant tout sa modération aux lendemains des barricades victorieuses : « En vérité, j'admire ces pauvres gens, ilotes de l'ordre social, qui se sont battus aujourd'hui pour nous comme des lions en ne demandant presque rien après leur victoire si chèrement acquise. Sans pain, sans blouse et sans souliers, ces gens sont là, gardent nos biens et nos propriétés en ne songeant qu'à reprendre leur

ouvrage [...]. Ils veulent la paix, l'ordre et la liberté, la tranquillité de tous, du travail, voilà tout. Puissent-ils toujours penser ainsi ! ». Assez vite, en effet, dès que ces travailleurs perçus comme étant facilement manipulables s'éloigneront de ses intérêts – lorsqu'ils réclameront le 15 mars une journée de travail à neuf heures – ou de sa conception étroite de la République – quand, le 15 mai, ils défendront la République Démocratique et sociale –, il n'hésitera pas à les taxer d'« imbéciles » et de « sauvages ». Pourtant, tel que l'illustre cette hésitante parenthèse réflexive datée du 27 mars, l'expérience parisienne du printemps 1848 aura indubitablement bouleversé son logiciel politique : « je me demande si nous ne serions pas devenus les nobles d'aujourd'hui [...]. Si cette nouvelle révolution sociale est juste, si elle n'est qu'un pas de plus de cette nouvelle voie humanitaire ouverte au monde en 89, réouverte en 1830 [...], j'accepterais ce pas nouveau [...]. Quoi qu'il en soit, pourtant, j'ai peine à croire que cela soit ainsi. [...] Notre puissance d'aujourd'hui, notre position de fortune ne vient point d'inégalité de caste ou de privilège ». Un esprit et un langage manifestement révolutionnés. Au moins pour un temps.

Révolutionné, pendant trois mois, Victor Riglet l'est aussi dans sa vie quotidienne et intime, désormais principalement menée au service de son éphémère carrière politico-militaire et de celles de son père et de son futur beau-père, Joseph Augustin Guinard, tous deux voisins, amis et candidats de la Seine aux élections législatives d'avril. D'une part, derrière l'optimiste description de la tournée clubiste de son père pointent néanmoins les raisons de son échec électoral : sa modération en Février, son éventuel passé d'usurier et, peut-être davantage, son statut de républicain du lendemain et non pas de la veille comme l'amnésique et mauvais perdant Victor s'auto-qualifie le 3 mai, en écrivant « nous, hommes de la veille, on nous repousse partout ». Car, à l'inverse, bien qu'empêché par une maladie de mener activement sa campagne électorale, Guinard se fait élire, lui fils d'un membre du Conseil des Cinq-Cents, mais surtout carbonaro sous la Restauration, décoré de la Croix de Juillet et exilé à Londres après la condamnation à la déportation lors du procès des insurgés républicains d'avril 1834. D'autre part, et plus original sans doute, le journal révèle les ambitions politiques d'un jeune républicain du lendemain : « aujourd'hui la vie politique m'est ouverte et je ne suis pas un homme à n'en point profiter ». La Garde nationale à peine intégrée, il décide en guise de tremplin politique de briguer un poste d'officier : « Le grade de lieutenant, si je l'obtiens, me commence une influence de quartier qui peut avec le temps me mener peut-être assez loin, combiné surtout avec la position et le nom de mon père. Mais capitaine d'État-major me rapproche de Guinard, ce qui à quelques égards est assez avantageux et assez agréable ». Si, face à des adversaires qui insistent sur son jeune âge à la limite de la légalité électorale, il échoue à l'élection de capitaine d'état-major, il ne tarde pas à y entrer en tant qu'aide de camp du chef d'état-major... Guinard.

Occupé jusqu'à la démission de ce dernier le 15 mai, ce poste d'aide de camp le rapproche de la fille aînée de son protecteur, Hélène Guinard, à propos de laquelle il note dès le jour de la fête de la Fraternité que « cette Révolution nous a singulièrement rapprochés ». Deux jours après cet imprévu retour à la vie ordinaire, peu avant de clore son journal, il écrit : « Je n'ai jamais relu une page de ces informes gribouillages mais je suis certain que précisément à cause de cela, de ce décousu, de cette impression du moment qui me guide en les écrivant, j'y trouverai plus tard mille jouissances, surtout avec mes enfants, surtout si je trouve *a wife* comme je la rêve, qui sache me comprendre et partager mes émotions, une Hélène, enfin.

Bonne fille décidément elle n'est pas jolie, mais décidément *I esteem her so very much that I'm a lover* ». L'enquête de Denis Feignier révèle que Victor Riglet ne réalisera malheureusement qu'à moitié son souhait : il épouse Hélène quelques jours avant l'emprisonnement de son beau-père comme insurgé contre l'expédition romaine en juin 1849, mais il décédera en 1854, trop tôt pour pouvoir partager avec ses deux filles sa récente expérience de jeune révolutionné. Expérience qui ne l'empêche pas, entretemps, de se rallier à Louis Napoléon Bonaparte aux premiers grands travaux parisiens duquel il s'associe en tant

qu'entrepreneur des travaux de la Couronne. Il reste à espérer que ses filles auront lu son manuscrit dont l'histoire demeure malheureusement méconnue.

Notes

1 Christiana Pavie, «1848 – Souvenirs d'enfance de Joseph Guinard », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 1998/1, p. 149-159.

2 Sur les récits envoyés à cette commission pour l'interprétation desquels semble particulièrement bien adaptée l'expression conceptuelle de «protagonisme révolutionnaire » récemment forgée par Haïm Burstin, voir notamment : LouisHincker, *Citoyens-combattants à Paris, 1848-1851*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2008.